

ques paroles d'encouragement, une exhortation paternelle à la résignation et c'est tout.

Nous sommes seuls en face du monstre.

Le Résident Général a bien voulu consentir à solliciter un délai de 24 heures. La réponse parviendra dans la nuit.

Nuit blanche. Où dormira-t-on demain ?

9 Décembre

Journée cruciale. Ça va barder.

Je me rends à sept heures à la Communauté.

M. Borgel rend compte que le délai a été catégoriquement refusé.

L'heure fixée pour la présentation des hommes est passée. Il y a 120 travailleurs au lieu de 3.000 à la Caserne Foch.

Le Président doit se trouver à huit heures à la Kommandantur. Son sort est inquiétant.

Il est prêt à s'y rendre mais il demande à être accompagné. Il a plus de 70 ans et il ne veut pas assumer seul de telles responsabilités.

Un lourd silence. Personne ne se décide.

— « Je viens avec vous ».

C'est moi qui ai prononcé ces paroles.

Je m'étais pourtant promis de ne plus tenter d'aventure, de rester au chevet de ma femme, de veiller sur mes petits.

La phrase est lancée, il faut y aller.

Ajuste ta lance, Don Quichotte, et pars devant.

* * *

Dans l'Avenue de Paris on voit circuler des S. S. avec la mitrailleuse en collier.

Quel est mon plan ? J'avoue que je n'en sais rien.

Je n'ai pour l'instant qu'un seul but. Me raidir et ne pas donner le spectacle d'un Juif qui tremble.

A la Kommandantur, le colonel n'est pas là. Il serait à la Synagogue.

Nous nous y rendons aussitôt accompagnés du Dr Beretyas, interprète, bienveillant.

Laurentable spectacle.

Les S. S. armés tout sortir avec une brutalité inouïe tous les occupants du Temple. Le Rabbin, l'officiant, le bedeau, les fidèles.

Il y a des Juifs de tous les âges et de toutes les conditions.

Ils sont là, transis sous la pluie, des vieillards à barbe vénérable, des infirmes, des enfants. Je distingue dans le groupe plusieurs de mes amis pris dans la souricière.

Nous nous approchons aussitôt et l'explosion se produit.

Le colonel Rauff, écumant de colère, s'agite comme un forcené, brandit une badine qu'il agite sous notre nez et vomit un torrent d'injures : « Pourceaux, chiens, hommes sans parole (et autres aménités) ».

« Je considère votre démarche auprès du Résident comme un acte de sabotage envers l'armée allemande. En conséquence, vous serez fusillés dans une heure, ainsi que le Grand Rabbin que j'envoie chercher.

« Vous allez voir comment les S.S. savent mater les Juifs. »

Le brave Dr Beretyas n'ose pas traduire, il essaie d'atténuer. Mais j'insiste, il vaut mieux tout savoir.

Je rassure du regard M. Borgel. Je ne me sens pas très à l'aise, mais je bombe le torse.

Pendant que le Chef des S.S. vocifère, je fais mentalement le bilan de la situation.

Nous sommes bien petits devant une force colossale qui se déchaîne.

Je regarde à ma droite le groupe pitoyable des prisonniers mornes et silencieux. Je distingue la barbe

blanche de l'officiant, je vois un enfant qui frissonne de peur.

Que vont-ils devenir ?

Le devoir est tout tracé. Il faut les sauver à tout prix.

Je profite d'une accalmie pour demander à placer un mot.

— « Qui est cet homme ? » demande le colonel.

Je me présente aussitôt et je réponds sèchement avec raideur. Ancien officier, je suis prêt à tenter de rassembler les hommes demandés, à condition que l'on me donne le temps nécessaire. C'est tout ce que j'ai à dire.

Je me raidis de toutes mes forces et je regarde en face le forcené.

Il finit par dire : « Vous pouvez partir. Vous vous présenterez devant moi à midi ».

Ouf ! c'est déjà quelque chose. Mais trois heures de délai, c'est bien court.

* * *

Nous revenons à la Communauté.

Je forme aussitôt mon premier embryon de comité de recrutement.

Mon ami d'enfance, le Dr Moatti, homme au grand cœur et au dévouement sans limite va m'accompagner dans mes démarches.

Georges Krief va s'occuper de l'organisation du casernement à l'école de l'Alliance Israélite.

Ce brave garçon m'inspire la plus vive sympathie.

En 1939, il s'est engagé quoique étant dégagé de toute obligation. Il a été reçu en excellent rang à l'école d'officiers d'infanterie. L'Armistice a interrompu malheureusement sa carrière militaire, mais le geste demeure acquis.

C'est un garçon dynamique, impétueux, désintéressé.

Un vrai pur sang.

Nous nous rendons chez un imprimeur.
On fait éditer et placarder à toute allure une affiche convoquant sans délai les Juifs de toute nationalité, nés entre 1915 et 1924.

Puis, c'est une démarche à la police. Nous demandons un service d'ordre important pour canaliser d'urgence vers le casernement les jeunes gens visés par notre appel.

Nous trouvons heureusement des fonctionnaires compréhensifs qui réalisent la gravité du moment et nous promettent tout leur appui.

Je décide alors de me rendre à l'Alliance Israélite pour participer à la mise au point du recrutement.

Les Boches ont fait comme à la Synagogue.

Les deux issues sont gardées par des soldats en armes.

A l'intérieur j'aperçois les instituteurs de l'école chargés d'assurer le recrutement, ainsi que de nombreux hommes de tous les âges, acculés sur les côtés de la cour et tenus en respect par des mitraillettes.

Des femmes et des jeunes filles ont été emprisonnées dans une salle de classe.

Au milieu de la cour, deux officiers vérifient les cartes d'identités.

Les hommes de moins de cinquante ans sont refoulés sur la gauche. Ils iront au travail.

Les vieux seront conduits en prison, comme otages.

J'essaie de parlementer avec l'un des officiers qui s'exprime en français, dont la joue est ornée d'une superbe balafre. Il m'éconduit sèchement et m'ordonne de me joindre au groupe des travailleurs.

Au bout d'un moment je reviens à la charge. J'ai endossé de lourdes responsabilités. J'ai besoin de ma liberté d'action.

Cette fois, je suis brutalement repoussé.

Il ne me reste plus qu'à me résigner. Après tout la vie en plein air et le travail manuel ne m'effraient

pas. Et mon sort sera sans doute moins pénible que dans la galère sur laquelle je suis embarqué.

Mais que vont devenir ces pauvres jeunes gens ? Comment seront-ils logés, nourris, soignés ? Je me pose ces questions avec angoisse et j'enrage de mon inaction forcée.

Pendant ce temps, je vois arriver de nouveaux contingents rafiés par les Allemands et les premières recrues répondant à la convocation.

Les braves petits. Ce sont eux seuls qui nous sauveront.

Vers midi, survient un soldat qui tend un pli au lieutenant.

— « M. Paul Ghez, est-il là ? ». Je m'avance aussitôt.

Je reçois l'ordre de me rendre sur le champ à la Communauté, ce que je fais en courant.

Là, nouvelle souricière. Les membres du Conseil sont gardés à vue par des soldats armés.

Je me retrouve en présence du colonel Rauff, toujours aussi excité. C'est l'heure de la décision.

Mes collègues m'informent que le colonel s'était présenté une heure auparavant accompagné de ses S.S., avait pris comme otages tous les assistants qui ne faisaient pas partie du Conseil. Il avait ensuite demandé ce qui avait été fait depuis le matin et où se trouvait l'homme de grande taille qui s'occupait du recrutement. (C'est de moi qu'il s'agissait).

On essaya de lui expliquer que je me trouvais vraisemblablement à l'École de l'Alliance pour organiser le service. Le colonel ne voulut rien entendre et annonça qu'il fusillerait tout le Conseil si je ne me présentais pas dans les dix minutes.

Ce fut une attente pleine d'angoisse.

Pour tromper le temps, le colonel visita les bureaux et fit main basse sur une douzaine de machines à écrire, rassemblées pour la confection des listes, et sur une collection de tapis appartenant en propre au Président.

Enfin, sur l'insistance des membres du Conseil, il consentit à m'envoyer quérir à l'Alliance.

* * *

Ce nouveau dialogue est moins violent que le premier.

Je rends compte de la convocation de dix classes, des premiers résultats obtenus.

Un agent de la Gestapo confirme les renseignements donnés.

— « Vous pouvez continuer. Je vais arrêter cent otages et je les ferai fusiller ainsi que vous-même si vous n'exécutez pas mes ordres et si je constate le moindre geste d'obstruction ».

Et le colonel se retire, sans oublier de faire emporter les machines à écrire et les tapis, ses trophées glorieux.

Une heure après, les cent otages sont emprisonnés.

Nous avons arrêté la rafle allemande, mais nous avons assumé une effrayante responsabilité.

Il n'y a plus à réfléchir à présent. Il faut organiser, veiller sur nos jeunes gens, limiter les souffrances, éviter le pogrome.

Je suis engagé dans un combat féroce dont l'enjeu est l'existence de la population juive.

L'adversaire semble avoir tous les atouts.

Nous lutterons quand même par tous les moyens.

Car il nous reste malgré tout un grand espoir : la délivrance !

* * *

L'après-midi se passe dans une activité fébrile.

Nous faisons ramasser toutes les boîtes de conserves disponibles dans les magasins juifs, tous les pains existant dans les boulangeries.

On distribue ces vivres, tandis que des médecins opèrent une sélection hâtive au milieu d'une cohue indescriptible.

Les Boches prélèvent sans cesse de nouveaux contingents qu'ils emmènent vers des destinations inconnues.

J'essaie vainement d'obtenir des renseignements afin d'organiser le ravitaillement. Personne ne sait ou ne veut me répondre.

Et l'on nous a avertis cependant que ces hommes doivent être nourris par nos soins, sans quoi, ils mourront de faim.

Méthodes nazies. Pauvre humanité !

10 Décembre

Les Allemands ont suspendu toute action directe en ville, et les S.S. à mitraillettes ne circulent plus.

Cependant les jeunes gens convoqués par nos affiches affluent en grand nombre ; il faut organiser un service d'ordre important devant l'école et canaliser la foule.

Nous avons remplacé les instituteurs rafiés la veille et remis en fonctionnement les bureaux de recensement.

Le service médical s'organise à son tour sur l'initiative de mon ami Faldini et de nombreux médecins éliminent les inaptes en faisant de leur mieux.

Pendant ce temps d'autres services se mettent en action :

Les hommes de bonne volonté répondent tous à notre appel.

Maarek et Véroli prennent en charge le service de ravitaillement où ils feront merveille avec des moyens improvisés. Il y a urgence car les hommes partis n'ont emporté que deux jours de vivres.

Maurice Hagège réunit en toute hâte des comptables spécialisés et organise une trésorerie qui, partie d'un désordre sans nom, sera bientôt impeccable.

Il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Une commission des Finances se met à fonctionner sous l'im-